EXPLORER

Depuis plusieurs heures, ils errent entre les icebergs, à des centaines de kilomètres de la terre ferme. Venus du monde entier, ils ont embarqué douze jours plus tôt sur le « M.v. Explorer », un bateau spécialisé dans les croisières en Antarctique, pour découvrir ce continent menacé par le réchauffement climatique. Mais le 23 novembre, en pleine nuit, la coque d'« Explorer » est percée, probablement par un iceberg. Comme le « Titanic », il y a près d'un siècle, il devait être insubmersible. Mais, comme le légendaire paquebot, il sombre bel et bien. Pour les 154 naufragés tassés dans les canots de sauvetage commence alors une terrible attente, une course contre la mort dans un silence à peine troublé par les grincements des blocs de glace. Au petit matin, ils sont finalement recueillis par un autre navire de croisière. Les rescapés d'« Explorer », dont un Français qui témoigne pour Paris Match, ont eu très peur et très froid, mais ils sont indemnes. La banquise les a laissés terminer leur odyssée par une « happy end ».

Le "Titanic" DE L'ANTARCTIQUE

Au milieu de la nuit, alors que les passagers dormaient, « Explorer » a heurté un iceberg. C'est le début d'une dérive terrifiante au milieu des glaces

Un des canots du « M.v. Explorer », photographié depuis le « M.s. Nordnorge », le navire venu au secours des naufragés, vendredi 23 novembre au matin. Avant l'évacuation d'« Explorer », les passagers ont eu le temps d'enfiler une combinaison de survie, isolante et imperméable.

PHOTO MICHAEL NOLAN

Vendredi 23 novembre au matin: quelques heures après le choc, «Explorer» gîte à 45 degrés, au milieu des glaces. Il coulera quinze heures plus tard.

6 h 30: le transfert des naufragés de leurs canots de sauvetage vers le «M.s. Nordnorge» est sur le point de commencer. Il faut faire vite, avant que les conditions météo ne se dégradent.

david.malek@free.fr - © Ce document est

En fin d'après-midi, les rescapés arrivent enfin sur la terre ferme, sur l'île du Roi-George. Ils sont accueillis par les militaires et les scientifiques qui y travaillent.

Il avait prévu de demander sa main dans un cadre romantique, au calme, pendant la croisière. Mais le naufrage a obligé Jan à changer ses plans. Ce Danois de 42 ans s'est donc mis à genoux devant sa compagne, Mette, 29 ans, sur le plancher d'un canot de sauvetage. Elle a dit «oui». «J'étais tellement heureuse, malgré le danger, raconte la jeune femme. Après la demande de Jan, les heures passées dans ces conditions précaires m'ont paru durer à peine vingt minutes.» Les fiancés de l'Antarctique avaient longtemps économisé pour pouvoir s'offrir le voyage dont ils rêvaient, sans se douter qu'il serait à ce point inoubliable. Jan et Mette n'ont pas encore fixé la date de leur mariage, mais ils savent déjà que ce sera un 23: ils se sont rencontrés un 23 juin, ils ont fait naufrage, ils ont survécu et ils se sont fiancés le 23 novembre. Leur nombre porte-bonheur.

Pour Mette et Jan, les amoureux de la banquise, c'était un voyage de fiançailles. En embarquant sur le canot de sauvetage, il a pensé à sauver la bague

Mette Larsen et Jan Helkel, le 24 novembre, lendemain du naufrage, à Punta Arenas, au Chili. Elle porte au doigt la bague ornée d'un diamant offerte par son fiancé.

8848

Un vrai film catastrophe : **quand le calvaire s'achève, le blizzard se lève** et ils doivent attendre la fin de l'après-midi pour poser le pied sur le plancher des manchots

PAR GHISLAINE RIBEYRE

« Abandonnez le navire ! » A 2 h 40 du matin, Bengt Witman se résout à donner l'ordre que redoutent tant de commandants de navire. Son bateau, « M.v. Explorer », est en train de couler, avec 154 personnes à bord. Sa position : latitude 62° 24' 24" sud. Longitude 57° 17' 00" ouest. Autrement dit : nulle part en Antarctique. Le grand port le plus proche est à plus de 1 000 kilomètres. Autour du navire, la mer, la glace, des icebergs, la nuit australe. L'eau est à – 2 °C, l'air à peine plus chaud. Sous la coque, 1 400 mètres de ténèbres.

Tout avait pourtant bien commencé. Les passagers avaient embarqué à bord d'« Explorer » le 11 novembre, à Ushuaia, « la ville du bout du monde », pour une croisière de dix-neuf jours. A bord, une sympathique tour de Babel, avec 91 voyageurs : Hollandais, Américains, Britanniques, Australiens, Suisses, Danois, Irlandais, Argentins, Belges, Chinois, Allemands, Japonais, et même un Français. La plupart ont entre 40 et 70 ans, et beaucoup sont retraités. Ils sont venus découvrir un chef-d'œuvre en péril, l'Antarctique, sa faune et ses glaces, menacé par le réchauffement climatique. C'est l'aventure, mais dans le confort. Neuf membres d'expédition, guides et scientifiques, donnent des conférences. Jusque-là, les passagers n'ont pas été déçus. Ils ont vu des baleines, des phoques, des oiseaux rares. Mette Larsen, 29 ans, blonde Danoise employée au zoo d'Odense, a réalisé le rêve de sa vie : contempler des manchots en liberté et pas seulement dans une cage. Elle ne sait pas que son compagnon, Jan Heikel, 42 ans, lui réserve une surprise : il veut la demander en mariage dans quelques jours. Il a même prévu la bague. Bob Flood, 52 ans, ornithologue britannique chargé des conférences sur les oiseaux, jubile : il a pu photographier pour la première fois le pétrel des neiges, surnommé « l'ange de l'Antarctique ». Pour beaucoup de passagers, cette croisière plutôt chère (environ 8 000 euros) est le voyage d'une vie. Les Anglais Gillian et Brian Lee célèbrent leurs quarante et un ans de mariage. Marion Fappell, elle, n'avait jamais quitté son Australie natale. Tous ont écouté les guides leur expliquer que la croisière, baptisée « Esprit de Shackleton », devait son nom à l'explorateur anglo-irlandais Ernest Henry Shackleton, dont le bateau, « Endurance » avait fait naufrage en 1915. L'explorateur et son équipage avaient alors entamé une incroyable odyssée, campant sur la glace pendant des mois, avant de partir à pied et en canot pour chercher des secours.

> Le grand port le plus proche est à plus de 1 000 kilomètres

Les voyageurs de 2007 n'avaient, certainement pas prévu de marcher vraiment sur les traces de l'aventurier naufragé. Ce 22 novembre au soir, tout va bien. « Explorer » avance doucement, à une vitesse de 2 ou 3 nœuds, au milieu des blocs de glace. Soudain, vers minuit, un choc ébranle le navire. Mic Simpson, 70 ans, ancien cuisinier de la marine marchande anglaise, dort tranquillement dans sa cabine. Le choc ne l'inquiète pas. « Mais quand mon neveu m'a dit qu'il entendait de l'eau couler, j'ai allumé la lumière. En quelques minutes, l'eau glacée est arrivée au niveau du lit. Le matelas était trempé. » Mic donne l'alarme. Mais le capitaine Witman, solide Suédois de 49 ans, ne panique pas. « Explorer » a certainement heurté un iceberg. C'est ce qui est arrivé au « Titanic », en 1912, dans l'Atlantique Nord. Plus de 1 500 passagers avaient alors péri. Mais le « M.v. Explorer » est un pionnier de l'expédition polaire, une légende dans le monde des glaces. Construit en 1969, il a appartenu à Lars Erik Lindblad, qui a mené les premiers touristes en Antarctique dans les années 60. Conçu pour affronter la glace, il ne coulera pas, espère Bengt Witman.

> "M.v. Explorer" est un pionnier de l'expédition polaire

Quelques heures plus tard, passagers et équipage sont pourtant tassés dans les canots de sauvetage. Bob Flood pense à sa femme, Mandy, à leur fils, Ross. Il en vient à se réconforter en pensant qu'au pire la mort sera rapide : quelques minutes dans l'eau, le froid qui paralyse, puis le néant. Marion, l'Australienne, craint les orques, ces « baleines tueuses ». L'Américain Eli Charney, qui n'a pas eu le temps de prendre suffisamment de vêtements, ne sent plus ses orteils. Il a peur qu'ils aient gelé.

Mais les naufragés savent que les secours arrivent. Un autre bateau de croisière, « M.s. Nordnorge », est en route, tout comme « Endeavour », le bateau de « National Geographic », ainsi qu'un navire de l'armée brésilienne et un hélicoptère chilien. A 3 h 41, le soleil se lève.

Evidemment, tous pensent au « Titanic ». Le Danois Jan Heikel aussi, mais de façon plus romantique. Après tout, contrairement à Rose et Jack, les deux amoureux du film de James Cameron, Mette et lui sont bien vivants. Alors, il sort de sa poche l'écrin qu'il a gardé sur lui pendant l'évacuation et pose un genou à terre. Mette lui répond sans hésitation : « Oui ! C'est merveilleux ! » Dans un canot de sauvetage, au large du continent antarctique, Jan et Mette sont fiancés. Malgré le froid, la jeune femme ne peut s'empêcher d'enlever régulièrement ses gants pour contempler la bague.

Le « M.s. Nordnorge » arrive enfin. Il a fait le trajet en quatre heures et demie. Le capitaine Arnvid Hansen a poussé les moteurs : il sait que le mauvais temps n'est pas loin. Le transfert des naufragés est périlleux. Une femme tombe à l'eau, avant d'être repêchée par les sauveteurs. Une autre se raccroche de justesse au Zodiac. Le médecin du « Nordnorge » n'en revient pas : pas de membres gelés, pas d'hypothermie grave. Les naufragés d'« Explorer » sont des miraculés.

Avec 384 personnes à son bord, le navire sauveteur met le cap vers la terre. Direction l'île du Roi-George, à 1 127 kilomètres du cap Horn, dans l'archipel des Shetland du Sud – les avions peuvent y atterrir. Les naufragés pourront être logés à Artigas, une base militaire uruguayenne, et à la base chilienne Eduardo Frei. Celle-ci, qui abrite une population de 150 personnes en été et 80 en hiver, s'est taillée une bonne réputation dans l'observation des changements climatiques. Il y a quelques semaines, elle a reçu la visite de Ban Ki-moon, le secrétaire général de l'Organisation des Nations unies. Jamais un mois de no-

vembre n'aura été aussi animé pour les militaires et les scientifiques de Frei.

La terre, enfin ! Les rescapés d'« Explorer » pensent être arrivés au terme de leur calvaire. Pas tout à fait : avec un vent de 30 à 40 nœuds et le blizzard qui se lève, ils doivent encore attendre la fin de l'après-midi pour poser un pied sur le plancher des manchots. A Artigas et à Frei, le camping s'organise. On dort par terre ou dans des lits superposés, mais au sec. La fatigue le dispute à la joie d'être en vie. Certains blagueurs demandent s'il ne serait pas possible de rester un peu plus, « pour continuer l'aventure ».

Leur souhait est exaucé : à cause des conditions météo épouvantables, le départ est retardé. Samedi, un premier Hercules C-130 de l'armée chilienne embarque finalement 77 passagers vers la ville chilienne de Punta Arenas, à 1 000 kilomètres au nord. Les autres devront passer encore une nuit au bout du monde, avant d'embarquer dimanche, plus de deux jours après le naufrage.

Le drame a quand même fait une victime : « Explorer », qui a sombré douze heures après le choc. L'enquête sur les causes du drame s'annonce difficile. Bengt Witman parle en plaisantant d'un « morceau de glace plus dur que les autres », mais des spécialistes évoquent la possibilité d'une fissure dans la coque. En mars et en mai dernier, deux inspections avaient relevé sur « Explorer » des défauts mineurs, qui avaient tous été réparés avant que le bateau ne soit autorisé à reprendre la mer. Rien ne paraissait annoncer la catastrophe.

Le naufrage risque de faire une victime de plus : l'environnement. « Explorer » avait 185 000 litres de fuel à son bord. Les armées argentine et chilienne ont déjà repéré des fuites d'hydrocarbures. Pour protéger cette région très fragile, l'Argentine évoque la possibilité de limiter l'accès à l'Antarctique. Plus de 30 000 touristes ont visité la région en 2006-2007, contre à peine 6 000 en 1992. Pourtant, c'est en partie grâce à cet engouement que les passagers d'« Explorer » ont été sauvés : en plein été austral, les bateaux ne manquaient pas pour venir les secourir. Si certains rescapés ont l'intention de refaire une croisière, Mette et Jan, les nouveaux fiancés, préfèrent penser à leur voyage de noces dans un pays chaud et ensoleillé. ■

Le 24 novembre, un groupe de 77 passagers rejoint la ville de Punta Arenas, dans un Hercules C-130 de l'armée chilienne. Les autres passagers attendront le lendemain pour être évacués.

reservés

DAVID MALEK, LE FRANÇAIS RESCAPÉ **"Ce n'est qu'une fois sauvés qu'on a pleuré"**

INTERVIEW ARNAUD BIZOT

A 38 ans, ce chef de projet en informatique profite de son année sabbatique pour suivre cette expédition.

Le 23 novembre dernier, à minuit, l'alerte est donnée à bord. Savez-vous alors pour quelle raison ?

On naviguait dans la glace, comme tous les jours. Par la radio interne, le capitaine a demandé aux passagers de prendre les gilets de sauvetage et de se rassembler dans la salle de lecture-conférence. Il nous a expliqué avoir détecté de l'eau, sans doute une brèche dans la coque, mais que ça n'était pas grave. "C'est sous contrôle, le niveau baisse." Des membres d'équipage tentaient, dans l'eau glacée, de colmater. Mais la brèche faisait un mètre de long.

Comment ont réagi les passagers ?

On avait tous assez peur, y compris le staff. On essayait de plaisanter. Le capitaine nous informait tous les quarts d'heure par la radio ou venait nous voir. Vers 1 heure du matin, il a envoyé le premier mayday. On a su qu'un bateau se détournait, à six heures de route.

Pourquoi avez-vous dû quitter le navire ?

Brusquement, l'électricité s'est coupée, on était dans le noir, puis le générateur s'est mis en route. On a appris qu'il y avait de l'eau dans presque tous les compartiments du bateau et dans les moteurs qui ne fonctionnaient plus. Le capitaine nous a dit que nous dérivions vers des icebergs et qu'il serait impossible de mettre les canots à l'eau si nous étions entourés par les glaces. Nous avons évacué à 3 heures du matin, trois heures après l'alerte.

Avez-vous eu le temps de prendre vos affaires ?

On ne se pose vraiment pas la question dans ce genre de situation. Je n'ai pris que des vêtements chauds et laissé tout le reste, bagages, appareils photo, papiers.

Comment s'est passé le transfert dans les canots ?

Sans hystérie, sans panique. Heureusement, il y avait plus de places que de passagers. Ces canots contiennent six semaines de vivres, un moteur et des rames. Ils sont insubmersibles. Nous nous laissions dériver, puis nous revenions vers le "M.v. Explorer" qui était le point G.p.s. pour les secours.

Combien de temps êtes-vous restés à bord de ces embarcations ?

Trois heures environ. Le soleil s'est levé une demi-heure après que nous avions embarqué. Vers 3-4 heures, cet endroit est un paradis, les paysages sont éblouissants, mais à ce moment-là, on n'avait pas le cœur à la contemplation... La première heure s'est bien passée. Après la deuxième, on avait vraiment très froid... C'était très dur. On essayait encore de plaisanter, mais je me posais beaucoup de questions. J'ai vraiment pensé que j'allais y passer, me disant que c'était quand même stupide de mourir à 50 kilomètres des côtes. L'équipage affirmait que le bateau de secours allait venir, mais je n'y ai pas trop cru, je me suis dit qu'on voulait nous rassurer. Je regardais notre propre bateau pencher et s'enfoncer, et j'imaginais qu'il était conçu pour ne pas couler... Lorsque j'ai vu arriver le bateau de "National Geographic", j'ai d'abord pensé que c'était un mirage. Et puis un hélicoptère nous a survolés.

A quel moment est arrivé le bateau norvégien qui vous a secourus ?

Peu de temps après l'hélico, vers 6 heures du matin. On a vraiment eu beaucoup de chance. D'abord, il ne faisait pas trop mauvais et l'eau n'était pas trop glacée. L'après-midi, il y a eu 35 nœuds de vent. Si nous avions eu ce temps-là la nuit dans les canots, nous ne l'aurions pas supporté. Deuxième chance, il y avait des bateaux rapides aux alentours qui sont venus assez vite. Même avec une eau pas trop glacée, cette nuit-là, je pense qu'au-delà de quatre heures ça aurait été une catastrophe. Le "M.v. Explorer" a coulé douze heures après que nous l'avions quitté, vers 15 heures.

Comment les rescapés que vous étiez ont-ils réagi ?

On a eu le contrecoup à l'arrivée du bateau de secours norvégien. On avait même peur de monter à bord et c'est ensuite que nous avons pleuré. La tension retombait et laissait la place à la peur. On s'est beaucoup parlé. On a tous été très marqués. ■